

Jack CORZANI

CARNAVALS ANTILLAINS

Le carnaval, à première vue, n'est pas chose très sérieuse. Les Antilles, à première vue, et pour beaucoup trop de gens hélas, ne le sont pas davantage. Que dire alors du carnaval antillais ?

En fait, sacrifier au " folklore ", se contenter de descriptions pittoresques et superficielles agrémentées de diapositives colorées, serait une solution de facilité. Ce faisant, je ne pourrais oublier ce qu'écrivait Césaire dans le Cahier d'un retour au pays natal :

" Je lis bien à mon poésie que l'exotisme n'est pas provende pour moi " (p. 57), la plainte qu'il exprimait dans Ferments : " Mon peuple / quand donc cessera-tu d'être le jouet sombre au carnaval des autres ? " (p. 51), ou la mission qu'il prêtait à son roi Christophe de mettre un peuple de danseurs au travail ... Je ne pourrais oublier que ce même Césaire, tout en stigmatisant l'exotisme (autant dire la méconnaissance des phénomènes culturels authentiques, leur déformation, leur éducation par un regard étranger aveugle - toutes choses parfaitement suggérées par les connotations du mot folklore et son évolution sémantique -) revendique la musique, la danse (éléments essentiels, nous le verrons, du carnaval antillais) comme une manifestation du génie nègre et en tout cas comme une expression de la personnalité martiniquaise, guadeloupénne ou guyanaise : au mépris de l'Administrateur-Expropriateur de Et les Chiens se taisaient.

- " La belle carte de visite !
Ces messieurs seraient les danseurs de l'Humanité !
Assez de ces foutaises ! " (p. 23)

il répondait déjà par anticipation dans le Cahier :

- " Le maître des danses ? C'est moi ! (...)
Et à moi mes danses
mes danses de mauvais nègre
à moi mes danses
la danse brise carcan
la danse saute-prison
la danse il-est-beau-et-bon-et-légitime-d'être-nègre
À moi mes danses et saute le soleil sur la raquette
de mes mains..." (pp. 89-90)

Ces cris, qui touchent aux fibres les plus profondes de l'être, nous interdisent non seulement de songer aux Antilles comme à de simples terres de famine, mais encore de traiter le carnaval comme un anodin spectacle. Trop souvent prétexte à clichés stéréotypés, ce dernier, qui, du II janvier au mercredi des Cendres, et surtout évidemment durant les jours gras, mobilise bien des énergies et, en tout cas, constitue l'un des temps forts de la vie antillaise, mérite que l'on s'interroge sur sa fonction sociale, ses vertus thérapeutiques, ses ressorts cachés et peut-être son message profond. Je ne vous convie pas à gagner le meilleur poste d'observation de la Martinique - les fenêtres de l'hôtel Malmaison - je ne m'étendrai pas sur les masques, les travestis, les diables rouges, les diablesseuses en demi-deuil et le spectacle de Vaval se consumant au centre d'une foule qui, trois jours durant, vient de danser, danse encore, électrisée par des refrains ininterrompus : " Papillons, volez ", " Vaval pas quitté nous ", etc. D'emblée, je voudrais poser le problème essentiel soulevé par ces jours de transe qui, dans toute la Caraïbe (et au-delà), à Trinidad, à Porto-Rico, en Haïti, en Martinique, en Guadeloupe, et dans la modindre des Petites Antilles, arrêtent le temps et l'histoire, sorte de trêve, de rite sacré qui aucune considération ne saurait interrompre...

Le carnaval, souligne Alain Faure dans Paris carême-prenant, est une fête " ambiguë et complexe ". " La fête, ajoute-t-il, dans ses rites et ses jeux, abolit les distances et résout les conflits : elle est une utopie vécue et mise en scène, un rêve collectif de bonheur et d'union (...) Carnaval aplani et apaise. Fragile est cependant la chaîne des danseurs : la fête tourne parfois à l'affrontement, le rite devient une arme. Des parades subversives sillonnent alors la ville, et les troupes de masques se changent brusquement en bandes d'insurgés : le réel aboli réapparaît soudain " (p. II). Il semblerait que le carnaval puise sa raison d'être non dans le simple besoin de délassement et de distraction mais dans la secrète nécessité, pour une société hiérarchisée, profondément inégalitaire - de type quasi féodal - de se ménager une soupe de sécurité. L'inversion des rôles (un peu comme dans le Vaudou l'opportunité offerte au " servant ", au fidèle " chevauchié " par le " loa ", de devenir le temps d'une cérémonie, d'une transse, le dieu ou la déesse, c'est-à-dire par exemple pour une pauvresse de se parer des bijoux et des toilettes d'Erzulie, pour le pauvre diable sans autorité d'exercer le pouvoir d'Ogoun le dieu querrier) l'inversion des rôles donc, ou tout au moins le nivellement social (le masque brouillant les signes distinctifs) limité dans le temps, exorcisé par le " jeu " est une nécessité pour une

société bloquée où coexistent des castes ou des classes que sépare un fossé presque infranchissable. Il est en tout cas curieux de constater qu'à l'heure actuelle les grandes manifestations carnavalesques populaires (je ne parle pas du carnaval de Nice) prennent toutes place dans des pays où sévit une certaine misère et surtout où s'oppose à la misère générale une catégorie de privilégiés (le cas du Brésil et de ses favelas se passe de commentaire). S'interroger sur les sources culturelles du carnaval, sans être intéressante, l'est peut-être moins que de se demander pourquoi ces pratiques demeurent, se transforment, s'éducent ou parfois renaissent, revivent de plus belle... Mais il est une autre réalité que mentionne Alain Faure : c'est, au-delà de ces vertus thérapeutiques, léthéifiantes, le danger que constitue le carnaval. Traitement du mal par le mal, il convient toujours, pour les catégories privilégiées, de contrôler les forces maléfiques qui peuvent s'y libérer, bref de lui conserver son rôle homéopathique : la liberté qui le caractérise doit être sérieusement et soigneusement limitée. Et si l'on devine les raisons pour lesquelles le carnaval survit, or érve aussi les dangers qui le menacent. Il est sans cette censure, bridé par ceux qu'en effraient la révolte, l'impuissance populaire qu'il suppose. Il est en outre menacé par la simple évolution de la société vers moins de tensions, vers une structure sociale plus nuancée dans laquelle un continuum se substitue à la dichotomie féodale. Son grand adversaire est dans le fond la bourgeoisie, catégorie intermédiaire, ni oiseau, ni souris, fraction du peuple, accédant au pouvoir économique, participant au festin des maîtres, catégorie qui scandalise le bouleversement d'une hiérarchie qu'elle veut graver et non abattre, catégorie dont les sacro-saintes valeurs (l'argent, le travail, l'effort, le progrès, sans oublier la décence et l'hypocrisie, le " paraître " si l'on préfère) sont foulées aux pieds par la fête, lieu du déroulement et de la dépense gratuite par excellence.

Ces quelques considérations - bien que simplifiées - permettent de mieux comprendre le statut du carnaval populaire (il me faut bien préciser, un carnaval organisé, commercialisé s'y substituant en grande partie de nos jours) aux Antilles françaises, ses vicissitudes aussi. Notamment pourquoi, après une période de gloire aux XIXème s., surtout au lendemain de l'Abolition de l'esclavage (époque où la liberté de défilier s'alliait à une sujétion économique aggravée des masses prolétariennes, époque où à une minorité blanche toute-puissante - les " békés " de Saint-Pierre - s'opposait une masse noire quasiment indifférenciée, le carnaval perd progressivement de son importance et, sans disparaître tout à fait (il répond toujours à une attente) est

enrobé d'une condamnation, d'une suspicion de plus en plus marquée, notamment de la part de l'intelligentsia multâtre. Ceci avant d'être artificiellement réactivé de nos jours par deux projets antithétiques : le souci touristique d'une part, qui en ranime les formes en se gardant bien d'en ressusciter l'âme, le projet politico-culturel d'autre part, qui voudrait retrouver, non sans quelque anachronisme, en les accentuant, en les exploitant, ses vertus subversives initiales... En ce sens, le carnaval est le lieu d'une ambiguïté très semblable à celle de la langue créole. D'où sa présence relativement discrète dans la littérature antillaise. La littérature "bourgeoise" en exploite la couleur locale, sans plus, en l'édulcorant, quand elle ne déplore pas tout simplement comme Marcel Achard ou Auguste Joyau, à travers sa dissertation à Saint-Pierre, le glas sonné par la Montagne Pelée de la société créole blanche traditionnelle :

" Où gîsez-vous, hélas, carnavaux antillais
Maintenant que Saint-Pierre, au-dessous de la cendre,
Dort l'éternel sommeil dans un suaire épais
D'herbe folle, de ronce et de liane tendre ? "

(La Muse pérégrière, p. III)

La littérature nationaliste tente d'en magnifier la nérigritude, comme Bertrand Juminier à propos de celui de Saint-Laurent du Maroni : " L'Afrique vagissait dans les rues, lancée à pleines brassées en gerbes de couleurs chaudes, de rythmes, de transes (...) L'Afrique tressautait au ras du sol, vociférait, bondissait dans les airs (...) une corde tendue d'épaule en épaule, agrippée telle une main courante, ondoyait entre les corps - cordon ombilical reliant à la nérigresse maternelle. ' Ohé, zombis baré yo ! ... L'Afrique s'étalait dans les rues, innoncante, violente, insouponnée...' " (Les Bâtards, p. 186) Certains, comme Georges Desportes ou Daniel Boukman s'inspirent dans leur poésie ou leur théâtre des masques carnavalesques mais, dans l'ensemble, la plupart des écrivains antillais se désintéressent quelque peu (et c'est notamment le cas de Césaire) d'une activité culturelle par trop ambiguë dont les ferment révolutionnaires ont présentement perdu beaucoup de leur vigueur... .

Aussi crois-je nécessaire, pour avoir une idée fidèle du carnaval antillais, d'aller bien au-delà des manifestations contemporaines, de remonter aux origines. Nous allons, si vous le voulez bien, suivre sa fortune au cours de l'histoire.

Le carnaval n'a rien d'africain à l'origine, c'est, aux Antilles, une importation européenne. Selon l'ethnologue Roger Bastide, aux rités propitiatoires anciens du sud de la France et du bassin méditerranéen (jets de seaux d'eau pour appeler la pluie, geste à l'origine des confettis) appelés carnaval, s'est progressivement substitué

le nouveau carnaval, avec ses défilés, ses masques et ses bals. C'est ce nouveau carnaval naturellement que les colons ont importé aux Antilles, aux Etats-Unis, en Guyane et au Brésil, et que les nègres se sont empressés d'accaparer, dès qu'ils l'ont pu, en l'adaptant, en le modifiant, en le négrifiant selon un processus bien connu. Ce qui donne bientôt aux défilés carnavalesques ce caractère qu'ils ont gardé à l'heure actuelle et qui, pour beaucoup, rappelle les fêtes africaines. En le revivifiant aussi tout simplement, en redonnant à ce qui n'était plus chez les blancs créoles qu'un spectacle ou une distraction sans signification profonde, un rôle sociologique important, bref en relevant les vertus du carnaval populaire, le défoulement qu'il facilite et l'équilibre qu'il maintient.

Mais revenons aux origines. Il semble que dès le XVIII^e siècle les colons aient organisé aux Antilles comme en France, pour eux-mêmes, des bals costumés et des défilés - simple spectacle, simple amusement, et non pas "Fête" au sens profond du terme. Parallèlement, et c'est plus intéressant, il semble que dès cette époque il ait été permis à certains jours aux esclaves (du moins à ceux de l'habitation, et non à ceux des ateliers) de prendre une revanche symbolique sur leurs maîtres. On intervertissait provisoirement les rôles et, l'espace de quelques heures, dans des limites décentes évidemment, c'était à l'esclave de commander, au maître d'obéir. Mais il n'était pas question d'autoriser cortèges et danses collectives, ceci pour des raisons de sécurité : les défilés musicaux de nègres furent toujours interdits par les gouverneurs de la Martinique. Au début du XIX^e siècle, durant les années précédant l'Abolition de l'esclavage (alors qu'il n'était toujours pas question d'autoriser des défilés populaires dangereux) la pression de la population de collier se faisant plus forte, les blancs durent progressivement, non pas currir leurs bals aux esclaves (c'était impensable) mais tolérer qu'ils organisent leurs propres bals. Granier de Cassagnac, le journaliste bien connu dont il n'est pas inutile de rappeler les sentiments esclavagistes, ne serait-ce que pour expliquer son ton pincé, brosse le tableau dans son Voyage aux Antilles d'un de ces bals en 1840 :

" J'ai assisté au Fort-Royal, le dimanche gras, à un bal de nègres esclaves, tous domestiques, donné par invitations. Je n'y avais pas été invité, mais je m'y fis conduire par M. Francis des Roberts, qui voulut bien me présenter à sa servante, laquelle daigna m'accueillir. L'orchestre était composé de militaires blancs, payés par les esclaves : car les blancs étaient humiliés ce jour-là et tout était conçu dans le meilleur goût. On invitait les danseuses en leur offrant des roses mousseuses : c'était charmant. Il pouvait y avoir environ cent cavaliers et autant de dames, tous noirs comme des culs de chauâtron (...) C'est une habitude des nègres de s'assoir entre eux des noms de leurs maîtres :

et ils écrivent même ce nom sur leur linge. J'entendais donc nommer à tout moment, comme dans un salon du Faubourg Saint-Honoré : Madame la Baronne de... ! Monsieur le Comte de... ! Et lorsque je me retournais, ébahie, pour voir entrer des personnages, j'apercevais un Congo superbe, luisant, brillant, pompadé, avec une fissure pyramidale, ou une capresse magnifique, traînant vingt aunes de satin cramoisi..." (*Voyage aux Antilles*, T.I, pp.220-224)

A l'Abolition de l'esclavage, ces bals costumés de nègres et de mulâtres allaient se maintenir, parallèlement à ceux des blancs, organisés par certains clubs fermés comme celui de l'Hermine à Saint-Pierre, au nom bien significatif. Mais ils devaient être réservés par la force des choses à une minorité de gens de couleur plus ou moins fortunés, comme sous l'esclavage ils étaient réservés à la minorité de privilégiés qu'étaient les nègres de maison. Les masses populaires, elles, allaient s'emparer de la rue, profiter de leur liberté toute nouvelle pour participer enfin aux défilés, aux danses collectives en plein air, relevant à ces pratiques une signification nouvelle... Ce qui n'allait pas manquer de contraindre les blancs, peu soucieux de se mêler aux noirs, de renoncer à leurs défilés, ou tout au moins de les réduire, pour se cantonner dans les bals costumés, en milieu en quelque sorte asceptisé.

De 1848 à 1902, le plus célèbre des carnavals antillais français, celui de Saint-Pierre, au moins aussi célèbre que celui de Trinidad (on se déplaçait de la Caraïbe entière pour y assister) devait présenter cette caractéristique : la juxtaposition d'un carnaval populaire nègre, et de réjouissances diverses (bals masqués, banquets, etc.) réservées aux blancs. L'on se contente en général, à propos du carnaval du " Paris des Antilles " du témoignage du Vice-Recteur Louis Garaud dans *Trois ans à la Martinique*, en oubliant que ce dernier, européen sensible à la nouveauté, ne mettait tout naturellement l'accent que sur ce qui lui paraissait digne d'intérêt, omettant ainsi tout ce qui pouvait se rattacher à son univers familier, le monde blanc. Louis Garaud décrit avec sympathie, dans un style alerte, le carnaval populaire :

" Ici la ville entière est descendue dans la rue ; la ville entière a pris le masque (...) En tête rouleant des vagues de gamins des rues, en quenilles, entourant une espèce de géant déguisé en diable cornu, qui marche d'une allure rapide et égale. Ils le suivent en frappant leurs mains l'une contre l'autre et en répétant en choeur je ne sais quoi, sur un rythme court et heurté, en réponse à un cri poussé par le diable à intervalles égaux. Cette bande se précipite en torrent du haut de la ville, emplissant la rue, les trottoirs, les ruisseaux, se heurtant, se bousculant, s'étoffant, mais sans cesser de crier et de frapper des mains en cadence (...) Mais ce qui est vraiment étrange et original, incongru et inénarrable, c'est la cohue d'hommes et de

femmes, de groupes et de masques isolés, qu'entraînent à leur suite quelques nègres musiciens, tassés dans une espèce de tomberau conduit par un âne. Ces nègres jouent de la flûte en dodolard de la tête, tandis qu'un grand gaillard grêpu frappe rageusement avec ses mains sur un tambour, formé d'un petit tonneau défoncé aux deux bouts et dont les fonds sont remplacés par des peaux tendues à l'aide d'une simple corde (...) Ah, ce n'est pas le carnaval des riches ! C'est le vrai peuple chez lui, souverain dans la rue, en fête extravagante, en joie débraillée..." (*Trois ans à la Martinique*, pp. 70-73)

La " négriorification " du défilé carnavalesque saute aux yeux : il n'est plus question ici comme pour le bal costumé décrit par Granier de Cassagnac peuplé de noirs esclaves aliénés, assimilés, en quelque sorte psychologiquement blanchis et embourgeoisés, de seulement imiter les masques et les chars des blancs. Il s'agit d'une véritable accapratation, d'une transformation profonde : désormais la musique, le rythme, le tambour, la danse vont l'emporter, désormais certains masques (les diables rouges notamment, plus tard les diables noirs, gros-sirrop, les " matelots saouls ", les " Anglés su békui ", sur les-quellos nous reviendrons) vont supplanter les déguisements traditionnels, ne laissant subsister du legs européen que les masques déjà en Europe les moins " distingués ", les plus populaires, comme par exemple les " masques lan mò " (masques de la mort qui, comme nous le rappelle Alain Faure, figuraient dans tous les carnavaux parisiens au XVIII^e siècle et au XIX^e s., sans doute parce que leur rire éternel donnait aux pauvres l'illusion d'une humanité sans maître...) . Et la mort (signe-lons-le entre parenthèses) n'allait pas tarder en effet à s'emparer du carnaval de Saint-Pierre, à niveler la société pierrotine pétrie de racisme et d'inégalité. De cette union de la fête prémonitoire et de l'histoire, Raphaël Tardon devait tirer son roman *La Caldeira*, consacré à l'éruption de la Montagne Pelée et aux dernières festivités de Saint-Pierre...

Si intéressant qu'il soit pour ce qu'il révèle de la négriorification du carnaval, le texte de Louis Garaud doit néanmoins être complété. On croirait, à le lire, que les békés (les blancs) pierrots ont soit disparu, soit se sont mêlés à cette foule hurlante et dansante de leurs anciens esclaves. Ce carnaval aurait-il magiquement (ne fût-ce que pour quelques jours !) supprimé les tensions ? Si tel avait été le cas, la Pelée n'eût pas eu à intervenir pour châtier l'irrémissible péché raciste. En réalité, et cela, c'est une des représentantes de l'aristocratie créole, Clémence de Linval (alias Jean Max) qui nous l'apprend, il y avait deux carnavaux à Saint-Pierre : celui des noirs que nous dépeint Louis Garaud - évidemment le plus intéressant - et celui des blancs. Ces derniers ne se mêlaient pas aux " diab " et aux " massas lan mò ", ils organisaient un défilé à part, sembla-

ble à ceux d'Europe :

" Un défilé de brillants cavaliers, écrit (non sans parti pris) Mlle Clémence Cassius de Linval, (qui) suivit de chars en guirlandes, était à Saint-Pierre le triomphe du carnaval. Les déguisements étaient somptueux. On remarquait un superbe Henri IV, un Aiglon, frappant de ressemblance. Des clowns enfarines montés sur des âlions, faisaient ressortir l'éclat de ces costumes de haute lignée (...) les confettis multicolores tapissaient les pieds des chevaux..."

(Cœurs martiniquais, p. 116)

Mais cette ségrégation, sensible dans la rue, l'était encore plus dans les bals où se réfugiait la bonne société - entendez par là l'aristocratie blanche et accessoirement la petite bourgeoisie de couleur alliée, à laquelle étaient réservées d'autres salles et qui souhaitait déjà se distinguer de la masse du peuple aux distractions bien vulgaires... " Le Grand Cercle, nous apprend Mme de Linval, offrait ses salles aux aspects aristocratiques, tandis que l'Artistique aimablement ouvrait ses portes aux plus modestes..." (Ibid., p. 116)

Tel est le résultat de l'Abolition de l'esclavage : les blancs dépossédés de leur carnaval en sont réduits à de modestes défilés de chars et de masques français " décents " - sorte d'appendice dérisoire aux grands mouvements populaires. A la limite il leur faut se réfugier dans des lieux protégés, se réplier sur les bals réservés... d'où ils observent avec mépris ce qui se passe dans la rue, les exhibitions " scandaleuses " de la population noire : ainsi en mars 1902, le journal Les Colonies, organe héré, écrivait-il : " Le carnaval va juster aujourd'hui son dernier rôle au milieu des haillons sordides des quinablesses..." Rien à voir bien entendu avec la distinction blanchâtre des Aiglon et des François Ier...

Après l'éruption de la Pélee, et jusqu'à des temps très récents, ce clivage va se maintenir. Certes les bals exclusivement blancs tendront à se raréfier (ils subsisteront encore quelque temps à Fort-de-France, comme subsistent encore de nos jours des clubs très fermés singulièrement anachroniques) mais ce qui importe c'est de voir le mépris dont sera victime le carnaval nègre, de la part des blancs bien sûr mais aussi et surtout désormais de la bourgeoisie de couleur aliénée, soucieuse de se distinguer de la plèbe et de s'identifier le plus possible aux anciens maîtres. Auguste Joyau dans Martinique carrefour du monde caraïbe, rappelle cette condamnation des bien-pensants :

" Les fils de famille qui osaient enfreindre la règle étaient ni plus ni moins considérés comme des dévoyés (...) Seuls quelques étudiants, un peu moins conformistes que les autres, consentaient parfois à se mêler aux vidiés populaires, prenant bien soin toutefois, pour ne pas se laisser reconnaître, de se couvrir le visage soit d'un masque, soit du bas traditionnel. Cette tradition puritaire s'est perpétuée encore longtemps à Fort-de-France : ce n'est qu'avec le

temps qu'elle a peu à peu disparu..." (p. 158) J'ajouterais qu'elle n'a disparu que parce que le carnaval s'est éduqué, perdant de son agressivité, de sa vulgarité dérangeante, se " pasteurisant " quelque peu, pour reprendre le mot d'Alain Faure, bref, perdant quelque peu de sa nérigritude, et ce, bien entendu, sous les coups conjugués de l'église, des pouvoirs publics et surtout de l'évolution socio-économique des îles.

Les danses autrefois jugées obscènes ont plus ou moins disparu ou se sont assagies (notamment la calenda), la danse de la canne à sucre est devenue spectacle folklorique. Les gu'ablesse ne mettent plus en péril les costumes bourgeois, pas plus que les " nègres gross-sirop " ou " nègres congos ", généralement absents des défilés actuels. Fin XIX^e s., début XX^e, les bourgeois guindés avaient de quoi être effrayés : ils risquaient le " coup de Farine " des diablesse, généralement réservé aux gens trop bien mis. Ils risquaient les embrassades gâtantes des " masques à congo ". Il s'agissait d'individus enduits d'un mélange de sucre brûlé et de suie leur donnant un aspect noir goudron luisant, dont les pommettes, les lèvres et les paupières étaient recouvertes d'une pâte rouge à base de graines de rôcou écrasées dans de l'huile. Ils s'approchaient des gens, un sac à liquide noir à la main, en chantant : Rolo, lélélé Pou Congo dé sous Pou I dansé Si ou pas baillé I ké sali ou

(Donne deux sous au Congo pour danser, si tu me les lui donne pas, il te salira ...) Bien que révélant en eux-mêmes, par leur aspect caricatural, tout le mépris de la société créole pour le nègre africain : " bossale ", ces masques considérés par la bourgeoisie de couleur francisée comme " vulgaires ", comme " nègres ", étaient objet de répulsion. Chacun se persuadait que ce déguisement était trop grossier, contraire à la morale, et l'on refusait aux masques congos le passage devant l'église au moment de l'exposition du Saint-Sacrement... C'était somme toute l'équivalent antillais (moins vulgaire après tout) du chien-en-lit qui, dans les dernières années du XVIII^e s. parcourrait encore les rues de Paris durant le carnaval, le derrière chargé de moutarde, ou des savoyards qui gâtaient, selon Restif de la Bretonne, avec des matières grasses les habits des femmes. Moutarde, chocolat, gros sirop, dans tous les cas la projection est très évocatrice : le peuple n'a pas encore accès au stade symbolique du confetti... Les bourgeois devaient aussi se garer des coups éventuels, fuir les " matelots saouls (masques dénisés en matelots anglais ivres, qui juraient dans un anglais macaronique et renversaient les gens sur leur passage) et plus encore des " bœufs à cornes " ou " bœufs chappés " (entendez " à cornes " et

"échappés"), individus masqués portant une paire de cornes énormes sur la tête et se précipitant sur les assistants. Certes, en principe, ils faisaient seulement sembler de frapper, mais le soleil, l'excitation et le rhum aidant... le danger allait croissant.

Toujours pour montrer cet affadissement du carnaval, de plus en plus poli, civilisé (quel paradoxe !) au fil des ans, il y a d'autres manifestations carnavalesques qu'il convient de mentionner et qui, elles, ont presque entièrement disparu sous le coup d'interdictions diverses : c'est la chanson satirique et les charivaris, revanche avouée, souvent cruelle et parfois mortelle du faible sur le puissant, du pauvre sur le riche. La biguine, faut-il le rappeler, comme le calypso de Trinidad, était à l'origine une chanson satirique où l'on brocardait les gens en place. Avec une chanson l'on ruinait une réputation et les cas de suicides furent suffisamment nombreux pour nécessiter l'intervention du pouvoir gouvernemental. Par ailleurs, la population profitait du carnaval pour organiser des charivaris monstrueux sous les fenêtres de ceux qui lui paraissaient le mériter. L'on prenait par la ville des "bois-bois", figurines censées représenter la victime et que l'on finissait par brûler comme on le faisait à la fin du carnaval pour l'effigie de Vaval lui-même. Les origines de telles pratiques une fois de plus sont complexes et témoignent du caractère syncrétique de bien des faits créoles. Aucun doute, les anciens carnavals européens connaissaient les satires et les bouffonneries à contenu politique. On s'en prenait à la faveur des licences carnavalesques à tous ceux qui durant l'année avaient défrayé la chronique locale : aussi bien mari cocus qu'étrangers antipathiques, ivrognes que débauchés peu discrets. Les charivaris, vacarmes orchestrés par des gens de bas étage avec des poêles, des bassines, des chaudrons et tous ustensiles pouvant accompagner cris et huées, étaient pratique courante et on les retrouvait aux Antilles même en dehors du carnaval. Granier de Cassagnac en sut quelque chose qui les essauya en Haïti de la part des gens de couleur de Port-au-Prince scandalisés par ses professions de foi racistes... Mais la satire joue un très grand rôle également en Afrique noire (comme l'éloge d'ailleurs, les deux étant distribués par les griots en fonction de la générosité qu'on montre à leur égard), là encore Afrique et Europe se sont mêlées sans qu'il soit possible de bien peser leur apport réciproque...

Du reste peut-être ces considérations comptent-elles moins que les facteurs favorisant le maintien de telles coutumes, notamment le blocage d'une société où la majorité brimée se voit privée de tout autre moyen d'expression... Quoi qu'il en soit, toutes ces pratiques non seulement perdent au fil des ans un peu de leur raison d'être

(l'instauration par exemple de structures plus démocratiques, d'une vie politique plus libre et singulièrement animée, l'apparition d'une presse assez diversifiée rendent moins nécessaire le recours aux chansons satiriques et aux charivaris carnavalesques) mais elles sont progressivement de plus en plus méprisées, condamnées par la bourgeoisie créole, senties comme "barbares", instinctives, "sauvages", indignes de gens civilisés, voire absurdes. Les masques à congo notamment pâtissent de plus en plus de leur mauvaise réputation, nous apprend Roger Fortuné, et le nombre des fortes têtes qui osent s'exhiber dans un tel accoutrement diminue chaque année. Seuls les gens des faubourgs ou de certains quartiers des communes rurales conservent la tradition jusqu'à l'époque de la Seconde Guerre Mondiale. On les trouve à la fois trop vulgaires et trop laid(s)...

Bref, la petite bourgeoisie antillaise, désormais prédominante, sent mais refuse d'admettre, de voir qu'à travers de telles festivités carnavalesques, une masse populaire manifeste sa présence et à la limite une certaine spécificité, un être-au-monde particulier. On condamne au nom de préjugés esthétiques, au nom de valeurs "bourgeois" (l'argent, la raison, la décence) le carnaval qui, secrètement, rejette ces valeurs. On ne voit que manifestations étranges d'esprits laissés en friche et règne de l'instinct, bref négativité, là où se manifeste une autre culture, celle des petites gens, celle des anciens esclaves, fondée sur d'autres valeurs : la vie, la joie, la solidarité, la spontanéité. Je pense d'ailleurs à propos du "gaspillage" carnavalesque (cette attitude qui fait que le plus pauvre dépense ce qui pourtant dans les jours à venir lui fera besoin) au geste souverain d'un misérable ouvrier agricole (l'anecdote est rapportée par Gilbert de Chambertrand) jetant de l'argent par terre que, ayant trop trafiqué dans sa poche, il sentait mauvais... Il n'y a que les pauvres, les pauvres à 100 % - pas les demi-pauvres - , pour ainsi mépriser ce qui ne devrait jamais être qu'un moyen et non une raison de vivre. Le carnaval à son origine, aux Antilles comme ailleurs est l'expression d'une certaine santé, d'une santé éminemment subversive. Aussi les classes moyennes n'auront-elles de cesse qu'elles n'aient exorcisé le carnaval. Par l'alliation psychologique, par l'assimilation culturelle, par la transformation d'une fête au sens plein du terme (voir Freud in Totem et Tabou : "Une fête est un excès permis, voire ordonné, une violation solennelle d'un interdit. Ce n'est pas parce qu'ils se trouvent, en vertu d'une prescription, joyeusement disposés, que les hommes commettent des excès : l'excès fait partie de la nature même de la fête ") en mascarade policiée. Oui, toutes les classes sociales, comme le dit Auguste Joyau, peuvent participer au carnaval antillais. Programmé, subventionné, censré, il ressemble plus à un défilé de misses, au cours des blancs créoles d'autrefois qu'à

La foule en délire que décrivait Louis Garaud. Il n'est pas vrai que Vaval ressuscite de ses cendres chaque année : l'histoire est là pour affaiblir les mythes et user les carnavals....

BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE :

- ACHARD Marcel La Muse périgrine, Toulouse, Guitard 1924.
BASTIDE Roger Les Amériques noires, Paris, Payot, 1967.
CESAIRE Aimé Cahier d'un retour au pays natal, Présence Africaine, Paris, 1956 (1ère édit.:1939)
La Tragédie du Roi Christophe, Paris, Présence africaine, 1963.
Ferrement, Paris, Seuil, 1960.
- CORZANI Jack La Vie quotidienne aux Antilles françaises, Fort-de-France, Désormeaux, 1979.
- DESPORTES Georges Cette île qui est la nôtre, Ottawa, Lémeac, 1973.
- FAURE Alain. Paris caserne-pérenne, Paris, Hachette, 1978.
- GARAUD Louis Trois ans à la Martinique, Paris, Picard et Kaan, 1892
- GRANTIER DE CASSAGNAC Voyage aux Antilles..., Paris, Dauvin et Fontaines, 1842-1844.
- JOYAU Auguste Martinique, carrefour du monde caraïbe, Fort-de-France, Edit. des Horizons caraïbes, 1967.
- JUMINER Bertrand Les Batards, Paris, Présence africaine, 1961.
- MAX Jean Cœurs martiniquais, Paris, Edit. de la Revue Moderne, 1961 (1ère édit. : 1922)
- TARDON Raphaël La Caldeira Paris, Fasquelle, 1948.

Michel HAUSSER

- MOTIVATIONS ET SENS DE LA FÊTE
DANS UN ROMAN EXOTIQUE :
BATQUALA DE RENÉ MARAN